



Tourmentes anthropocéniques et communauté agissante : quelques caractéristiques en faveur de la *vivifiance*

Tormentas antropocénicas y comunidad activa: algunas características a favor de la *vivifiance*

Martine Janner-Raimondi¹

| 1

Pour citer cet article : Janner-Raimondi, M. (2026). Tourmentes anthropocéniques et communauté agissante : quelques caractéristiques en faveur de la *vivifiance*. *Actualidades Pedagógicas*, (86), e5516. DOI: <https://doi.org/10.19052/ap.vol1.iss86.5516>

1 Martine Janner-Raimondi est professeure émérite en sciences de l'éducation et de la formation à l'Université Sorbonne Paris Nord Paris XIII, U.R, EXPERICE. martine.janner@univ-paris13.fr  ORCID: <https://orcid.org/0000-0001-7781-8685>

Résumé

Face aux multiples expériences existentielles en tension : entre d'un côté, des pratiques politiques de gouvernance par sidération et provocation, sans projet sociétal en faveur du respect des vivants, l'omniprésence d'un modèle économique aux effets délétères sur la biosphère terrestre, au déferlement d'informations incontrôlables ; et, de l'autre, des initiatives locales respectueuses de la biodiversité et des liens d'interdépendance entre les êtres, promouvant par participation de tous les acteurs, il est fondamental d'atterrir en entrant en résistance grâce à l'exercice de la pensée afin de prendre du recul, redéfinir les notions et les valeurs propres à promouvoir l'*oikouménê* – l'habitabilité de la Terre – en réinterrogeant les paradigmes pouvant à y contribuer. Cet article développe une réflexion visant à repérer quelles seraient les caractéristiques conceptuelles et paradigmatiques cohérentes d'une communauté visant à vivifier la puissance de vie sur Terre, appelée *vivifiance*.

Mots clefs : Anthropologie, récits, résistance, communauté, épistémologie, vivifiance.

Resumen

Frente a múltiples tensiones existenciales: por un lado, las prácticas políticas de gobernanza basadas en el impacto y la provocación, la falta de un proyecto social que respete a todos los seres vivos, la omnipresencia de un modelo económico con efectos nocivos sobre la biosfera terrestre y la avalancha de información incontrolable; y, por otro, las iniciativas locales que respetan la biodiversidad y las relaciones de interdependencia entre los seres, promoviéndolas mediante la participación de todos los actores, es esencial encontrar un punto de apoyo mediante la resistencia a través del ejercicio del pensamiento para ganar perspectiva y redefinir los conceptos y valores que promueven la *oikouménê* – la habitabilidad de la Tierra –, reexaminando los paradigmas que pueden contribuir a ella. Este artículo desarrolla una reflexión destinada a identificar las características conceptuales y paradigmáticas coherentes de una comunidad que busca revitalizar el poder de la vida en la Tierra, un concepto conocido como *vivifiance*.

Palabras clave: antropología, narrativas, resistencia, comunidad, epistemología, revitalización.

Introduction

Alors que la conscience des nombreux effets délétères d'une logique de prédation en rapport avec l'économie de marché mondialisée sur les écosystèmes et les conditions de vie et d'habitabilité de notre planète Terre, semble progresser, notamment grâce aux rapports de recherche scientifiques établissant des faits¹ sur la situation environnementale contemporaine et les risques caractérisant notre temps *anthropocénique*, il n'est pas de jour sans que de nouveaux conflits, tensions et menaces émergent ou re-surgissent, amplifiant le sentiment de crise perpétuelle avec, dans son sillage, la crainte d'un chaos permanent, voire d'une fin inévitable. G. Da Empoli (2025) dénonce, en fin connaisseur des arcanes du pouvoir politique, les logiques du chaos mises en place par les actuels autocrates dont les actes politiques à l'image de ceux posés cinq siècles plus tôt par César Borgia dans la prise de la citadelle de Sinaglia, visent l'apogée d'un pouvoir grâce à "l'action irréfléchie, la seule à même de produire l'effet de sidération" (2025, p. 63). Cette façon de gouverner défie l'entendement de ceux qui se réfèrent encore aux règles du Droit, comme aux valeurs de la morale humaniste, de la raison et de la démocratie participative, car "à l'heure des prédateurs... Un environnement chaotique exige des décisions audacieuses qui captivent l'attention du public, tout en sidérant les adversaires" (Da Empoli, 2025, p. 75-77). Outre l'anathème sur le respect des règles et la vertu de prudence, L. Samara (2025) analyse la trilogie des ouvrages de da Empoli (2019, 2022, 2025) et souligne :

Cette transformation du conflit en mode de gouvernement définit un régime algorithmique dépourvu de délibération, de médiation et de limite... C'est un pouvoir sans corps, sans temporalité, sans récit... Dans ce contexte, la parole publique ne cherche plus à construire une vérité intersubjective, elle est instrumentalisée pour fracturer, accélérer, polariser (p. 169-170).

La performativité produite par les pratiques du chaos de nombreux dirigeants balaie les compétences, notamment diplomatiques, anéantit les médiations de la démocratie représentative dont les limites et les défauts déjà critiquées (Blondel, 2008), fournissaient néanmoins un cadre, qui délimitait un périmètre de pouvoir rendant possible un contre-pouvoir, sous forme de défiance (Rosanvallon, 2006),

1 L'espace imparti pour l'article ne permet pas de citer les principaux rapports scientifiques. Pour un ouvrage de synthèse, cf. N. Wallenhorst (2020).

contribuant ainsi à vitaliser la possibilité d'une participation démocratique. Samara (2025) parle de mutation anthropologique du politique d'autant que les stratégies mobilisées relèvent moins d'un autoritarisme classique que du pouvoir des algorithmes "sans visage, ni sujet", où "ne subsistent que des effets de gouvernement, produits par des machines, des narrations virales ou des souverains sans passé" (2025, p. 179).

Ainsi, outre les problèmes de prédatons écologiques environnementales accentués par une économie néolibérale, notre cadre de vie présente aujourd'hui des caractéristiques de fonctionnement politique centrées sur des décisions sidérantes, propres à détourner l'attention des citoyens des enjeux centraux pour les vivants au profit d'informations de surface, tous azimuts et en flux tendus, sans temporalité ni espace. Ces flux brassent sur le même plan des informations brèves et incontrôlables d'ordre politique, publicitaire, sanitaire et intime... La rapidité de leur diffusion et leur démultiplication constituent une sorte de perpétuel divertissement, suscitant paradoxalement un vague sentiment de pouvoir *via* l'exacerbation des désirs d'objets où se mêle la crainte d'un conflit perpétuel, accentué par l'économie de guerre ambiante. La vacuité de ce sentiment ne tarde pas *in fine* à effondrer le sujet humain, poussé à consommer encore davantage de telles informations, pris dans une course effrénée, comme si cette attitude allait le rassérer, alors qu'elle conduit à une mise en abîme de soi, comme d'autrui. S. Latouche (2023) souligne combien la croissance et le consumérisme constituent autant un virus détruisant les défenses immunitaires des sujets humains, qu'une toxicodépendance. Parallèlement, et de façon quasi souterraine, le développement des Intelligences Artificielles (IA) se nourrit d'un fonctionnement politique de prédation et s'accompagne corrélativement d'un effacement de la notion de responsabilité par noyade computationnelle. Les individus humains ne sont plus considérés comme des sujets mais comme des pourvoyeurs de données, lesquelles, centralisées, fournissent matière à décisions dans l'opacité de qui décide et comment. L'heure est venue, où l'expertise semble moins assumée par des personnes en ayant fait preuve, que mise en œuvre par des algorithmes, ce qui conduit à se demander de quelle expertise s'agit-il et où la situer ? Au regard de ces tourmentes, B. Latour (2022) défend le rôle de la philosophie consistant à repérer les erreurs et à "contredire celui qui dirait : <Mais il n'y a pas de vérité en politique, moi je fais n'importe quoi, ce qui compte, c'est gagner>" (p.156). Dans le même temps, se développent ici et là, de façon moins médiatisée, des projets, des initiatives, des modes de vie et des activités respectueux de la biodiversité et des liens d'interdépendance entre les êtres vivants afin moins de "préservier", que de contribuer à faire de la Terre un lieu vivant, habité et habitable. Morizot (2020),

par exemple, travaille avec d'autres pour *raviver les braises du vivant* à travers des égards ajustés ; ce que nous appelons œuvrer à la *vivifiance*.

... le vivant n'est pas une cathédrale, c'est du feu. Par conséquent, on ne peut pas protéger de manière paternaliste ce qui est plus grand que nous : on ne peut que lui restituer les conditions de sa propre régénération autonome. Enfin ? ce n'est pas en tant qu'humains qu'on protège une altérité qui serait la nature, c'est en tant que vivants qu'on défend le vivant, c'est-à-dire nos milieux de vie multi-espèces [p. 184-185].

D'autres initiatives se sont développées comme l'écologisation des territoires par la voie culturelle, à l'instar des *maisons de l'écologie culturelle* inspirées des maisons de la culture de Malraux, créant des espaces fédérateurs à partir d'un engagement citoyen et démocratique autour d'un nouveau lien avec la nature et l'environnement. "Elles défendent une éducation populaire, universelle et civique au vivant dans toutes ses formes" (Escach, 2025, p. 163). L'enjeu de ces communautés agissantes consiste à laisser ouvert le champ des possibles afin "d'expérimenter, agir, ressentir et ajuster" (p. 102) car il s'agit moins d'impulser des projets de façon descendante que d'agir avec les acteurs dans une perspective vitaliste remplaçant le terrain par le terreau.

6 | Mais, face à l'omniprésence d'un modèle qui ne prend pas la mesure des alertes sur les risques encourus, face aux pratiques politiques en cours, sans perspectives autres que celles de gouverner par sidération et provocation, sans projet sociétal en faveur du respect des vivants, face aux accélérations dénoncées par Rosa (2010) et au déferlement d'informations incontrôlables dans tous les domaines, un autre danger est à craindre, celui du recul de l'exercice de la pensée réfléchie et des délibérations politiques, économiques et sociales. Or ce risque est un obstacle à la constitution de communautés agissantes empêchant de co-construire un récit de projet de vie pour les vivants, soumis à la discussion avant d'être adoptés et après en avoir soupesé les enjeux au regard de l'intérêt du commun pour vivre sur Terre. Une telle situation nous conduit à nous demander comment encore parler d'histoire, de récits, de sujets et de compréhension concernant l'habitabilité des vivants avec la Terre dans un tel contexte ?

Les tensions entre ces différentes expériences et modalités de fonctionnement qui se côtoient aujourd'hui sans se croiser, donnent le sentiment à la citoyenne lambda que je suis d'être constamment ballotée, malgré la conviction qu'il est grand temps d'atterrir (Latour, 2017) et de réfléchir pour agir de façon à œuvrer en tant que communauté agissante à l'*oikoumenê* – l'habitabilité de la Terre –.

Changer de paradigme, nombreux sont les auteurs et chercheurs qui s'accordent à le réclamer, mais vers lequel aller, pourquoi, en vue de quoi et comment ? Notre propos vise tout d'abord à repérer quels seraient les idées et concepts caractéristiques des approches visant explicitement à contribuer à nourrir les perspectives des communautés agissantes propres à vivifier la puissance de vie sur Terre, que nous avons appelée *vivifiance*. Ensuite, nous considérerons les dimensions épistémologiques comparativement au paradigme actuel encore en vigueur, avant de conclure sur les éléments épistémopolico-éthiques retenus comme viables pour œuvrer à la vivifiance sur Terre.

Caractéristiques de la *vivifiance*

Travailler à élaborer les idées et concepts en rapport avec la nécessité de vivifier la puissance de vie sur Terre, nécessite préalablement un geste radical de résistance, tel que le définit V. Jankélévitch (2015) “résister c’est d’abord dire non et, en cela, c’est la morale” (p. 95). Dire non à l’extractivisme, à l’assujettissement, à l’oppression, à la colonisation ; dire non à l’aliénation, au déni des interdépendances, au délitement des relations, à la prédation... Dire non en tant qu’acte premier constitue la condition nécessaire, sans pour autant être suffisante, car l’enjeu réside, outre la prise de conscience des relations d’interdépendance, à pouvoir contribuer à créer les possibilités de créer des communautés agissantes capables de parler, d’échanger et discuter ensemble pour apprendre, comprendre, co-élaborer, s’ajuster.

Les collectifs pluridisciplinaires, ouverts aux membres de la société civile permettent de faire se rencontrer différents acteurs, pour débattre et préciser les définitions des concepts, en cerner les enjeux et décider de ce qui est viable ou non pour l’ensemble des vivants. Il ne s’agit plus seulement d’écouter les leçons des experts, fussent-ils des scientifiques reconnus ; mais de croiser une diversité de points de vue pour enrichir les termes du débat et pouvoir décider en commun en ayant entendu les voix différentes. Les scientifiques ont leur place, tout comme les artistes et les citoyens de la société civile pour penser aux outils intellectuels, organisationnels et juridiques à mettre en œuvre permettant de poser des actes cohérents vis-à-vis des finalités et des enjeux repérés dans l’intérêt partagé.

A l’heure où la politique de sidération sévit, où les réseaux sociaux augmentent le chaos *via* la diffusion de rumeurs infondées, où les institutions scientifiques sont mises à mal ; il est temps de résister en disant “non” à la posture d’assujettissement dans laquelle nous sommes placés ne sachant ni que comprendre, ni comment agir ou quoi défendre. Pour appréhender quels seraient les traits caracté-

téristiques des approches contribuant à vivifier la puissance de vie avec la Terre, Latour (2019) nous invite à considérer l'actuel défi politique, dont l'enjeu vital de survie consiste moins en la seule redistribution des richesses, qu'à interroger et penser le sens et les enjeux des interdépendances entre les êtres et les environnements. Ceci conduit à repenser la notion de production, d'autant que dans le sillage actuel du néolibéralisme, il y a lieu de se demander ce qu'il reste des anciennes solidarités.

Latour (2019) invite à reconsidérer la notion de *territoire*, non en termes géographiques et administratifs, mais au sens de *terrain de vie* permettant de repérer les liens d'appartenance et d'interdépendance. Cette activité réflexive d'auto-description du territoire vécu et des relations d'interdépendance induit un travail d'auto-analyse propre à chacun, bien différent d'une étude menée par des chercheurs sur les conditions de vie. Cette activité vise une prise de conscience pour chacun et, au-delà, une attitude citoyenne.

la 'description de ces territoires' est cette tâche d'exploration indispensable qui précède, à nos yeux toute reprise de vie publique.... 'Dites-moi ce qui vous permet de subsister, ce que vous pouvez représenter, ce que vous êtes prêts à défendre, je vous dirai quel est votre territoire' (Latour, 2019, p. 22).

8 | Cette activité ne relève pas d'une logique identitaire, à laquelle la notion de *territoire* pourrait donner lieu avec les idées de racines, de sol, voire de patrie. Il s'agit plutôt de repenser les rapports vitaux en se préoccupant des attachements posant à nouveaux frais les questions d'anthropologie politique telles que : "quel peuple, sur quel sol, dans quel but commun ?" (Latour, 2019, p. 22-23). Tout l'enjeu réside ici en ce qu'elle permet aux personnes sollicitées de (re-)devenir auteurs et sujets de leur récit concernant leur vie avec tous les êtres dont ils dépendent, ainsi qu'avec tous les êtres qui dépendent d'elles : tel serait l'un des piliers des communautés agissantes. L'expérience acquise par Latour, lui permet d'affirmer qu'elle procure une assise nouvelle qui dynamise une attitude politique, propre à renouveler une liberté d'action politique. *De facto*, il s'agit d'un récit de soi performatif s'ouvrant à la communauté.

Le problème politique actuel ne tient pas au manque de connaissances, mais au manque de descriptions partagées, après cinquante ans de dépolitisation et d'individualisation. Cette dérive nous a rendus incapables de définir le sol sur lequel nous résidons... Nous avons constaté, dans notre expérience, que le simple fait de poser la question des attachements redonne une attitude politique, une assise nouvelle, presque une fierté, à ceux à qui l'on s'adresse. (Latour, 2019, p. 23).

Re-penser la question des terrains de vie comme repérer les attachements entre les êtres, constituent les piliers qui engagent les sujets sollicités à prendre conscience de ce qui trame le fond de leur vie pratique au quotidien. C'est sur ce fondement que peut se réaliser la refondation d'une société :

la refondation d'une société qui prend conscience d'elle-même et qui prend donc pied sur son propre fondement pratique ne se fait que de proche en proche. Ensuite seulement, une fois que les liaisons ont été senties, visualisées, explicitées, le futur maillage territorial redevient possible [Latour, 2019, p. 23].

En 2022, face à l'inertie des politiques publiques et l'immobilisme ambiant, Latour et Schultz publient un *Mémo*, donnant à entendre la nécessité de travailler à élaborer les idées qui permettent de mobiliser des affects d'adhésion propres à favoriser l'engagement dans une communauté agissante. Actuellement, le discours idéologique des libéraux sur le progrès ne fait plus recette, parce qu'il ne sert les intérêts que des plus riches, au détriment du plus grand nombre et des ressources géophysiques terrestres. Il est remarquable toutefois que nombre de jeunes sont lucides sur les enjeux écologiques révélant alors davantage de maturité que leurs aînés, à condition toutefois d'entendre leurs voix. Développer des initiatives locales collectives et des collectivités ouvertes (Latouche, 2023), sensibiliser en vue de revitaliser à l'échelle du vivant dans son ensemble, notamment grâce à l'écologie culturelle *via* les différents médiums artistiques (Scheyder, Escach et Martin, 2025), rédiger et déposer une pétition pour instaurer un débat, à l'exemple de la pétition de juillet 2025 en France, contre la loi adoptée sans débat, *Loi (dite Duplomb) visant à lever les contraintes à l'exercice du métier d'agriculteur*, autorisant à nouveau l'utilisation de pesticides interdits depuis 2020 pour raison de santé publique, sont autant d'exemples de pratiques concrètes en faveur des préoccupations en faveur de l'habitabilité de la Terre.

Les théoriciennes du *Care*, Gilligan, Hochschild et Tronto (2013), vont dans le même sens en appelant à résister aux injustices et à la responsabilité de chacun face à l'indifférence généralisée, notamment chez les privilégiés, en prenant conscience de l'importance anthropologique de "la capacité à se soucier de l'autre (*care*)" sachant que le travail du *care* est inhérent à notre nature. "Nous pouvons émousser ces capacités ou les encourager et les développer, selon la voie que nous décidons de prendre" (p. 65). Un choix est donc possible, à condition d'en être conscient et de s'engager.

Hochschild alerte sur le processus du détachement de soi et de ses émotions profondes, face aux règles de sentiment transmises par la société capitaliste pour

laquelle les relations et l'affectivité sont enserrées dans les pratiques de consommation relevant d'une logique mercantile, pouvant conduire à banaliser certaines formes d'eugénisme. Tronto, précise, quant à elle, que la conception de la responsabilité, la plus engageante ne relève pas d'une approche universaliste *a priori*, mais au contraire, sur les relations *in situ*, particulières.

si l'enjeu est d'amener les citoyens à reconnaître leurs responsabilités globales, prendre appui sur des relations particulières mais véritables pourrait s'avérer plus efficace que de compter sur des liens universels mais faibles. C'est en rendant visibles, ces relations particulières sur lesquelles se fondent nos responsabilités qu'on ouvrira la voie à un monde plus juste (Gilligan et al., 2013, p. 131).

10 | Identifier et rendre visibles les relations d'interdépendances entre les êtres vivants et l'environnement, porter attention aux uns aux autres, humains ou non, implique ensuite de redéfinir les notions d'émancipation et d'autonomie, afin de réguler notre égocentrisme et notre narcissisme pour appréhender la complexité des relations hétéronomes. Redéfinir l'horizon d'action conduit également à repenser la notion de prospérité, qui n'équivaut pas à celle de progrès. Interroger cette dernière revient à repérer le mensonge des récits néolibéraux modernes qui ont fait croire qu'il apporterait un bien-être pour tous alors même qu'il entraîne des effets délétères pour la planète d'autant que l'idéologie du "toujours plus" occulte autant les conditions que les effets des prouesses réalisées. Pourtant, certains continuent de croire aux futurs progrès technico-scientifiques pour régler ultérieurement les problèmes écologiques actuels, sans percevoir le présupposé de fuite en avant d'un tel récit, ni prendre en compte les données des problèmes posés. Si la prospérité est une valeur, alors il importe de l'entendre en termes de qualité de vie pour tous.

Prendre en compte la fondamentale dépendance des êtres vivants conduit également à repenser la notion de liberté, que la doxa commune traduit comme un jouir sans entrave, sachant qu'au contraire, elle exige un effort persévérant pour réguler ses appétits et ses besoins plutôt que s'assujettir aux envies multiples suscitées *via* les manipulations publicitaires.

Œuvrer à l'*oikouménê* en contribuant à une communauté agissante n'équivaut donc pas à produire davantage, mais à se demander comment vivre en paix avec les autres, quel sens donner à l'histoire, comment travailler à une meilleure qualité de l'air, de l'eau, de la nourriture... ? Ces questions requièrent de poursuivre encore la réflexion pour explorer les idées, les imaginaires, les récits, entretissant des éléments sensibles et rationnels et se nourrissant de l'ensemble des disciplines et domaines scientifiques, philosophiques et artistiques, ainsi que de l'ensemble des

acteurs. Pour autant, appréhender de tels enjeux ne saurait se faire en usant simplement d'effets rhétoriques de dramatisation *via* des discours prophétiques alarmistes, qui loin de pousser à agir risquent de bloquer toute velléité de changement. Nous l'avons repéré dans une recherche intitulée "Education au développement durable : appuis et obstacles" (Lange et al., 2010). Plusieurs élèves se retrouvaient empêchés d'agir du fait de l'anxiété suscitée par de tels discours. Depuis, le développement des éco-psycho-thérapies vise précisément à prendre soin de ces phénomènes d'éco-anxiété (Schmerber, 2022). Créer des affects d'adhésion en faveur de la prise en compte des vitales relations d'interdépendances exige d'interroger ces notions en vue d'identifier ce qui vaut pour orienter les conduites, résoudre des conflits, décider d'agir de telle ou telle façon parmi d'autres possibles, selon les trois dimensions d'une valeur définies par O. Reboul (1992). Mais penser aux valeurs à défendre requiert également d'interroger les dimensions épistémologiques.

Paradigmes de vivifiance

Considérant la question des savoirs, de leur élaboration, enjeux et finalités, nous pouvons nous demander avec Charbonnier (2022) : "Qu'en est-il des savoirs et des normes qui régulent nos relations au monde extérieur, au monde du vivant et aux grandes infrastructures qui l'encadrent ?" (p. 322). N'y aurait-il pas lieu de penser à une *alphabétisation écologique* afin de sensibiliser et former les citoyens, les adolescents et les enfants à prendre en compte la "vulnérabilité des territoires et des êtres vivants de façon à les rendre capables de lire et de comprendre les phénomènes écologiques et leurs enjeux" (2022, p. 327) ? Parler d'*alphabétisation écologique* conduit à imaginer une formation rationnelle et sensible permettant de prendre en compte les diverses formes de vulnérabilité des êtres vivants en se montrant capables d'écoute, d'attention et d'empathie, propres à permettre de comprendre les phénomènes et les processus de vie à l'œuvre. Cela exige que soient posées les conditions épistémologiques du faire science ensemble. Plusieurs cadres épistémologiques existent déjà, mais lesquels sont cohérents avec une telle perspective ? En référence aux travaux de J. Le Moigne (1995) et M.-J. Avenier (2024), chaque paradigme combine une dimension gnoséologique portant sur la nature de la connaissance, à une dimension ontologique et méthodologique permettant de la produire. Ainsi à chaque cadre scientifique développé correspond une conception du réel, un type de question, de posture et de méthodologie de recherche. Dans le cadre du positivisme, l'hypothèse ontologique pose l'existence du réel et l'hypothèse gnoséologique affirme que les connaissances sont capables

d'en rendre compte tel qu'en lui-même, affirmant ainsi l'objectivité et la neutralité de la recherche et cherchant à découvrir les lois universelles selon des principes logiques de causalité. Or, depuis Popper (1934) et Kuhn (1983) notamment, la connaissance scientifique se conçoit comme construite historiquement et socialement rendant ainsi illusoire la neutralité du chercheur. Le cadre du réalisme critique, quant à lui, pose également l'existence du réel et la possibilité d'en appréhender des explications, mais sans affirmer prétendre à une objectivité absolue. La connaissance s'inscrit alors dans un relativisme, qui sollicite le jugement critique pour repérer parmi les connaissances produites, celles qui seraient davantage plausibles. Enfin, le cadre du constructivisme formule l'hypothèse qu'il n'est possible de connaître le réel qu'à partir de notre expérience propre. Le constructivisme modélisé par Le Moigne (1999) relève d'un processus récursif continu de ré-élaboration des fins au fur et à mesure des avancées, conduisant à passer d'un "parce que" à une démarche de type "afin de", permettant d'appréhender un système et ce qu'il peut induire. La connaissance consiste ainsi moins en un résultat qu'en un processus. En outre, selon Avenier (2024), Le Moigne a également souligné l'intérêt de relier les connaissances pratiques élaborées par les "praticiens réflexifs" (Schön, 1984), aux connaissances théoriques des chercheurs. Ce constructivisme téléologique permet de développer une connaissance en tant que

12 | "représentation du monde construite dans et par notre expérience active du monde" (Avenier, 2024, p. 7), dont la cohérence s'articule autour de collaboration entre chercheurs et praticiens dans le but de co-construire des "connaissances valables aux plans épistémologique et pratique dans un mode pragmatique de mise à l'épreuve" (p.13). Au regard de l'ampleur des problématiques écologiques et sociétales, qui sont nôtres, l'ancrage dans les paradigmes épistémologiques du réalisme critique et du constructiviste de Le Moigne, apparaissent pertinents pour appréhender leur complexité, précisément parce qu'ils n'évacuent ni la pensée critique, ni la participation d'acteurs différents, rendant ainsi possibles les communautés agissantes.

L'œuvre de A. Berque (2022, 2025) permet néanmoins de compléter ces approches. Car, partant des effets du paradigme occidental moderne classique (OMC) concernant les territoires avec la perte des liens au milieu, la simplification des paysages conduisant à une uniformisation, qui génère une précarité au plan de la diversité, ainsi qu'une érosion du vivant, cet auteur développe la mésologie en tant que paradigme transmoderne. Il rappelle combien les êtres humains sont des êtres situés, des habitants, contrairement au paradigme ambiant OMC, lequel a fait croire au sujet humain qu'il suffit de penser pour être, se libérer de son corps, s'affranchir des liens au terrestre, comme si le sujet humain était un être absolu –

sui generi – pouvant traiter tout ce qui l’entoure comme des objets exploitables, jetables, à rentabiliser. Cette mésologie se distingue de celle initiale du Dr. Robin en 1848, lequel étudiait les rapports des organismes avec le milieu, selon un paradigme positiviste, en ce qu’elle considère, avec le géographe P. Vidal de la Blache et l’historien L. Febvre, que les organismes ont le choix parmi une diversité de possibilités offertes. Également en résonance avec la pensée de J. Uexhüll distinguant l’*Umwelt* (le milieu ambiant) de l’*Umgebung* (l’environnement ‘brut’ naturel), Berque reconnaît aux vivants le statut de sujet, introduisant ainsi une perspective phénoménologique qui s’ouvre au sens que les sujets vivants vont donner à leur monde ambiant ou milieu, dans un environnement ‘brut’ donné. Dès lors, le milieu de telle espèce, comme de tel individu n’est pas celui de telle ou tel autre, quand bien même l’environnement serait identique. La justesse de ce point de vue est corroborée de nos jours. Cette “étude des milieux vivants” (Berque, 2025, p. 24) se distingue de l’écologie davantage tournée vers les études environnementales et biologiques

... alors que l’écologie moderne étudie l’environnement comme un ensemble d’objets (les écosystèmes), la mésologie, science transmoderne étudie les milieux comme relation signifiante et créatrice entre un sujet – vivant en général ou humain en particulier –, qu’il soit individuel ou collectif, organisme ou espèce, individu ou société – et toute ce qui l’entoure – (2025, p. 25).

Cette approche permet ainsi de redonner place à l’interprétation faite par les sujets vivants de l’environnement considéré sur un territoire et un temps donnés. L’exemple du pétrole illustre cette approche en soulignant qu’il ne fut considéré comme ressource par plusieurs sociétés humaines qu’avec le développement de la pétrochimie. La mésologie en tant qu’étude des milieux vivants s’ouvre ainsi sur la *médiance* comme moment structurel de l’existence humaine, qui ne se restreint pas à l’environnement ‘brut’, naturel (*Umgebung*) mais inclut également les dimensions culturelles, techniques, historiques et symboliques du milieu (*Umwelt*). Il s’agit dès lors d’un *mi-lieu*, sorte de va et vient, entre objectivité et subjectivité, entre nature et culture, permettant d’appréhender l’étude des relations de l’humanité à la fois dans son rapport à l’étendue terrestre sur le plan géographique, mais également dans son rapport aux dimensions ontologiques, historiques, techniques, culturelles, langagières.

... le sujet – humain ou autre – n’est ce qu’il est, et n’existe comme tel, que dans sa relation avec son milieu ; et réciproquement. Il s’agit donc d’un autre paradigme, qui tout en le supposant, va au-delà de celui de la modernité : un paradigme de la transmodernité (Berque, 2025, p. 26).

Le paradigme de la transmodernité de Berque invite à réapprendre notre appartenance terrestre en ne perdant pas de vue la part d'interprétation, de choix et de créativité en jeu dans un milieu, par un sujet en rapport à un environnement 'brut' naturel, loin de toute idéalisation et substantialisation. Comme l'explique Petit (2025) : "Une même touffe d'herbe [sujet (S)] existera en tant que nourriture (P) pour une vache, ou en tant que 'obstacle' (P) pour une fourmi..." (2025, p. 73). Ces réflexions ne sont pas sans résonance avec l'autopoïèse de H. Maturana et F. Varela (1994) lesquels refusaient de séparer l'organisme du milieu. Dès lors, par-delà "l'abstraction mortifère du marché" actuel, le travail consistant à retrouver nos milieux "a déjà commencé par des initiatives locales et par des circuits courts, tablant sur la *médiance* de l'être humain en chair et en lieu" (Berque, 2025, p. 34) et contribue aux communautés agissantes.

Éléments de conclusion

14 | Face aux tourmentes des expériences de vie traversées, entre celles encore liées au récit mythique du progrès rattaché à l'économie de marché et d'autres cherchant à trouver comment changer de paradigme afin de préserver la seule biosphère capable de nous faire vivre, nous comprenons la nécessité de contribuer à constituer des communautés agissantes s'engageant à maintenir et nourrir la vitalité des vivants que nous avons appelé *vivifiance*. Cette vivifiance se décline en points de résistance et de vigilance critique pour préserver la légitimité d'une diversité d'acteurs, de disciplines, de savoirs et de pratiques en se ressaisissant du politique sur fond de reconnaissance de nos nécessaires relations d'interdépendances. Cette politique de la *vivifiance* requiert de redéfinir l'autonomie et la liberté des sujets humains, comme à identifier la valeur de la prospérité comprise comme qualité de vie, propre à susciter des affects d'adhésion et à revitaliser les formes de solidarité dans des communautés agissantes. Ces réflexions ont également conduit à explorer les questions épistémologiques. Ainsi, le réalisme critique, permettant de préserver le recul critique nécessaire et le constructivisme, faisant place à la co-construction des problèmes et des savoirs y compris ceux issus des expériences concrètes, sont apparus à même de relever les défis, à condition toutefois de les compléter avec le paradigme de la transmodernité de Berque qui inscrit l'étude des relations des vivants dans un milieu de vie donné, faisant ainsi place aux sujets, à leurs interprétations, à leurs choix possibles, ainsi qu'à leurs imaginaires, leurs cultures, histoire et créativité d'ordre pratique et artistique.

Références

- Avenier, M.-J. (2024). Focus sur trois axes d'une œuvre à la fois profonde et large. *Projectics / Proyética / Projectique*, 37(1), 5-14.
- Berque, A. (2022). Entre Vidal de la Blache et Watsuji, ou de géographie en mésologie. *Annales de géographie*, 743(1), 5-22.
- Berque, A. (2025). *La Terre notre milieu*. Paris : PUF.
- Blondel, L. (2008). *Le nouvel esprit de la démocratie. Actualité de la démocratie participative*. Seuil.
- Charbonnier, P. (2022). Pour une culture écologique. En P. Charbonnier. *Culture écologique* (pp. 321-332). Presses de Sciences Po.
- Da Empoli, G. (2019). *Le tueur du pape*. Gallimar.
- Da Empoli, G. (2022). *Les Ingénieurs du chaos*. Gallimard.
- Da Empoli, G. (2025). *Le mage du Kremlin*. Gallimard
- Gilligan, C., Hochschild, A. & Tronto, J. (2023). *Contre l'indifférence des privilégiés. A quoi sert le care ?* Payot.
- Jankélévitch, V. (2015). *L'esprit de résistance. Textes inédits, 1943-1983*. Albin Michel.
- Kuhn, T. S. (1983). *La structure des révolutions scientifiques*. Flammarion. (Édition originale publiée en 1962).
- Lange, J.-M., Victor, P., & Janner, M. (2010, 13-16 septembre). *Vers l'élaboration d'indices, mesure de l'efficacité de l'éducation au développement durable en milieu scolaire* [Communication orale]. Congrès AREF, Genève, Suisse. <https://hal.science/hal-02463745v1>
- Latouche, S. (2023). *Penser un nouveau monde. Pédagogie et décroissance*. Rivages poche.
- Latour, B. (2022). *Habiter la terre. Entretien avec Nicolas Truong*. Les liens qui libèrent.
- Latour, B. (2019). De la nécessité d'atterrir. *Projets*, 6(373), 18-21.
- Latour, B. (2017). *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*. La Découverte.
- Le Moigne, J.-L. (2021). Le contrat social des épistémologies constructivistes. En J.-L. Le Moigne. *Les Épistémologies constructivistes* (pp. 114-122). Presses Universitaires de France.
- Le Moigne J.-L. (1999). *La Modélisation des systèmes complexes*. Dunod.
- Maturana, H. & Varela, F. (1994). *L'arbre de la connaissance. Racines biologiques de la compréhension humaine*. Addison Wesley.
- Morizot, B. (2020). *Raviver les braises du vivant. Un front commun*. Actes Sud.

- Petit, V. (2025). Commentaire de La Terre, notre milieu. En V. Petit. *La Terre notre milieu* (pp. 55-82). PUF.
- Popper, K. (1934). *La logique de la découverte scientifique*. Payot.
- Reboul, O. (1992). *Les valeurs de l'éducation*. PUF.
- Rosa, H. (2010). *Accélération. Une critique sociale du temps*. La Découverte.
- Rosanvallon, P. (2006). *La contre-démocratie. La politique à l'âge de la défiance*. Éditions du Seuil.
- Samara, L. (2025). Une lecture des gouvernants à l'ère du chaos algorithmique : perspectives de philosophie politique sur la trilogie de Giuliano da Empoli. *Revue internationale et stratégique*, 138(2), 168-180.
- Scheyder, P., Escach, N., Martin, V. (2025). *Ecologie et libertés. Osons l'avenir, l'écologie par la culture*. Apogée.
- Schmerber, C. (2022). *Petit guide de survie pour éco-anxieux*. Philippe Rey.
- Schön, D. A. (1984). *Le praticien réflexif : À la recherche du savoir caché dans l'agir professionnel*. Éditions Logiques.
- Wallenhorst, N. (2020). *La vérité sur l'anthropocène*. Le Pommier.